

LES DIEUX DE PIERRE (Troisième partie)

Dans les deux volets précédents de ce triptyque, dédié à la fameuse « **Dalle du Chevalier** » découverte dans l'église de Rennes-le-Château, j'ai tenté de démontrer que les deux personnages qui figuraient sur cet antique bas-relief de grès avaient - vraisemblablement - été inspirés par des divinités issues du panthéon Indo-Européen : la déesse Celte **Épona**, et le **Héros-Cavalier** thraco-phrygien, dont les représentations lapidaires sont visibles dans toute l'Europe Centrale, berceau de la civilisation occidentale.



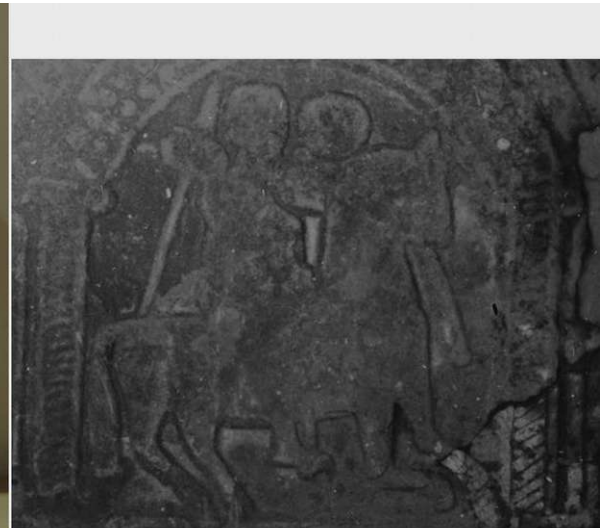
Dalle de Rennes-le-Château



Bas-relief représentant épona-Kempton, Allemagne



Musée National d'Histoire de Roussé - Bulgarie



Dalle de Rennes-le-Château

Le poète **William Butler Yeats** (1865-1939) fit graver sur son tombeau l'épithète suivante :

« *Cast a cold eye on life, on death*
Horseman, pass by ».

Si les deux clichés comparatifs ci-dessus ne recueillent pas l'adhésion du lecteur, et si mes deux articles précédents produisent le même effet, alors, comme le Chevalier évoqué par le poète irlandais... je l'invite amicalement à passer son chemin, car ce travail ne lui conviendra pas.

Pour les autres, je vais présentement m'attacher à établir que, bien qu'émanant de régions éloignées et de peuplades différentes, les deux divinités évoquées dans mes études précédentes (la déesse celte **Épona** et le **Héros-Cavalier** thrace) ont parfois été représentées **ensemble** dans des figurations lapidaires. La raison en étant aussi simple que logique puisqu'elles formèrent, dès l'apparition des premières religions documentées de l'Âge du Bronze, le **couple primordial** des principales cosmogonies indo-européennes.

Ainsi, la Grande Mère des Dieux (*Magna Mater*) fut très tôt assimilée - en fonction des cultes et des régions - à Cybèle, Rhéa, Héra, Junon, Hestia, Demeter ou Épona et le Père des Dieux (*Dyēws ou Père Ciel*), quant à lui, identifié à Zeus, Jupiter, Lug, Belenos, Sabazios. Je ne m'en tiendrai, dans le cadre de cet article, qu'aux divinités révéérées par les peuples Grec, Latin, Gaulois, Thrace, Phrygien, Mycénien et Germain, puisque la majorité des représentations figurant les trois volets de mon étude émanent de ces populations.

Mais, qu'on ne s'y trompe point, il n'y a rien de figé, rien de définitivement établi tout au long des milliers d'années qui verront le culte de ces deux divinités primordiales fleurir des rives du Danube aux plages de l'Atlantique, et des forêts de Germanie aux îles de Méditerranée ou aux montagnes d'Anatolie. Au fil des âges, au gré des religions et des multiples échanges entre les peuplades, le « couple cosmique » conservera toujours son rôle originel, celui de « Principe Créateur », c'est-à-dire générateur des autres dieux, du cosmos, du monde et des hommes. Mais, parfois, le parèdre de la Grande Mère sera associé à un fils-amant, un dieu qui meurt et qui renaît, symbole des cycles de la Nature et de la ronde du temps. Ce sera ainsi le cas pour Attis, l'amant phrygien de Cybèle, pour Adonis, celui d'Aphrodite, pour Dionysos, mais aussi pour le Pan arcadien ainsi que d'autres divinités païennes, souvent liées au culte de la Nature et de son renouvellement cyclique.

Ce mythe d'une genèse cosmo-tellurique, associant l'élément céleste à l'élément terrestre afin d'organiser le chaos primordial sous la direction d'un jeune homme au rôle de « régulateur cyclique », date de l'apparition de la pensée symbolique chez homo-sapiens et, donc, de l'apprentissage de la conscience. Il s'agit donc d'un mythe fondateur, relevant de l'ancestral fonds religieux proto indo-européen, que les chercheurs en mythologie comparée ont reconstitué grâce aux analogies et aux similitudes existant au sein des peuples de langue indo-européenne, en supposant néanmoins que leurs systèmes de croyances aient pu perdurer dans les traditions ultérieures.

Dans le cas qui nous intéresse, c'est-à-dire la représentation des personnages figurant sur le bas-relief découvert par l'abbé Bérenger Saunière dans son église, mon postulat est simple : la déesse qui monte en amazone sur la partie gauche de la dalle est l'**Épona gauloise** (cf. la première partie de cette étude) et le dieu à la lance qui chevauche sa monture sur la partie droite est le **Héros-Cavalier thrace** (cf. la seconde partie).

Les déesses jumelles

Épona apparaît alors comme un avatar celtique de la Grande Déesse, s'accouplant à un Dieu-Père souverain afin d'engendrer un Dieu-Fils incarnant l'Ordre du monde. Il suffit de replonger dans les références bibliographiques citées en fin des deux articles précédents pour retrouver les auteurs ayant, bien plus brillamment que moi, mis cette thématique en exergue.

Lorsqu'Épona ne figure pas en cavalière, elle est souvent représentée assise sur un trône, entourée de deux chevaux (ou poulains), et porteuse d'une corbeille symbolisant l'abondance. C'est également le cas de Cybèle, la Magna Mater d'Asie Mineure encadrée par ses lions.



Cybèle

Épona

Et, pour les lecteurs qui douteraient encore de l'occasionnelle assimilation des déesses Cybèle et Épona, considérant qu'une illustration peut parfois s'avérer plus convaincante qu'un long exposé, je propose d'étudier le curieux artefact trouvé dans la Tamise et conservé au British Museum sous le nom de « *Pince de Londres* ».



British Museum, n° inv. 1856, 0701.33, photo courtesy British Museum.

Il s'agit, en l'occurrence, d'une paire de morailles, c'est-à-dire un instrument de contention que l'on posait sur la lèvre supérieure des chevaux rétifs (ou sur les naseaux) afin qu'ils se tiennent tranquilles lors du pansage ou du ferrage.

Or, sur la partie supérieure de cette tenaille à usage vétérinaire, on distingue nettement le buste d'une femme portant une couronne de tours. Pas de doute, il s'agit bien de la Cybèle couronnée. Elle est d'ailleurs accompagnée de son parèdre, le berger Attis.



Cet instrument romain, destiné aux soins des chevaux (*Instrumentarium ueterinarium*) et découvert en Grande-Bretagne, permet d'établir définitivement la proximité de la Magna Mater d'Asie Mineure et de celle du monde celtique. D'ailleurs, Madame **Valérie Gitton-Ripoll**, Maître de Conférences en langue et littératures latines à l'Université de Toulouse indique au sujet de cette pince, dans une étude dédiée à la trousse vétérinaire dans l'Antiquité :

*« Que l'on examine les légendes ou l'iconographie de Cybèle, elle n'apparaît jamais liée au cheval : elle n'est pas représentée en pose cavalière, mais sur un char tiré par deux lions, ou bien elle est assise sur un trône qu'encadrent ces félins. Le seul critère objectif de l'identification de Cybèle réside dans la **couronne « tourelée »** qu'elle porte sur la tête. À cela s'ajoute le fait que près de trois ans auparavant, **une statuette d'Attis** avait été trouvée au même endroit dans le lit de la Tamise... / ...*

*« Plutôt que Cybèle, qui n'a rien à voir avec les chevaux, nous proposons de voir dans cette figure divine qui domine toutes les autres **une représentation d'Épona**, déesse des chevaux (epo- en gaulois), dont le culte est attesté dans tout l'empire romain, et particulièrement au sein de la cavalerie de l'armée romaine... / ...*

*« Il nous semble donc que les déesses représentées doivent être mises en relation avec la déesse au cheval Épona. Les éléments qui se rapprochent de l'iconographie de Cybèle, comme les lions ou la couronne murale, **peuvent résulter d'un syncrétisme que l'on a déjà pu souligner entre les deux déesses.** »*

Le cheval comme trait d'union

Il semble logique que tous les peuples issus de la « Grande Migration » débutée à la fin de l'Âge du Bronze », aient tenu le cheval en haute estime. Après tout, ce fut grâce à sa domestication, puis à la découverte du fer, que les cavaliers des steppes pontiques se dispersèrent dans tout ce qui allait devenir L'Europe.

L'homme à cheval devint l'archétype du guerrier, et les premières castes cavalières donnèrent peu à peu naissance aux ordres de Chevalerie.

Et c'est bien ce point de vue sociétal et religieux qui fit du dieu et de la déesse des « Peuples Cavaliers » les parents des « **Jumeaux Divins** », rejetons du couple primordial et ordonnateurs du monde des hommes. Ces enfants furent assimilés à des **jumeaux chevaux** dans presque tous les panthéons indo-européens, et leur lien avec le cheval remonte probablement à l'Âge du Bronze.

Ainsi, Venceslas Kruta (*Archéologue et historien français, spécialisé en protohistoire de l'Europe, principalement dans la culture et l'histoire des Celtes*) indique, au sujet des « Dioscures celtiques », que : « *Lug est une divinité psychopompe qui accompagne les âmes dans l'au-delà, comme il accompagne le soleil dans les crépuscules qui marquent le passage entre l'obscurité et la lumière. Son **avatar animal est le cheval**, omniprésent dans l'iconographie celtique et autre indice de son origine dioscurique. Dans la séquence iconographique établie pour l'âge du bronze nordique, **le cheval porte l'astre à son zénith** ».*

Pour rappel, dans la mythologie grecque, Castor et Pollux, appelés Dioscures, sont les fils jumeaux de Léda et de Zeus. En toute logique, le mythe décliné à la mode celtique ne pouvait faire d'Épona (dont le nom signifie « Grande Jument ») que la mère chevaline des jumeaux sacrés celtes, souvent représentés sur les bas-reliefs sous l'aspect de poulains.

Remarquons au passage que, selon la tradition anglo-saxonne, ce sont les deux frères **Hengist** et **Horsa**, originaires du Jutland, qui auraient menés leur peuple lors de l'invasion de la Grande-Bretagne et fondé le premier royaume anglo-saxon sur l'île. Or, les noms de ces deux rois semi-légendaires signifient respectivement : « étalon » et « cheval ». Le mytheme indo-européen des deux frères jumeaux envahisseurs, servant sous le « totem du cheval », s'inscrit totalement dans le propos que je tente de développer.



Sur cette représentation d'Épona, provenant de Salonique (Macédoine), la déesse est assise sur un trône et entourée de quatre chevaux.



Par contre, sur la plaque votive de plomb ci-dessus, découverte en Thrace et datée des 2^e ou 3^e siècles après J.C, figurent à la fois la déesse Épona ainsi que les « Cavaliers danubiens ». Cette fois, la synthèse des divinités thrace et celte est opérée sur un artefact d'origine romaine.

On remarquera que, sur cette petite plaque de plomb, le « Heros Equitans » ne porte pas la lance habituelle, mais exécute le fameux geste de bénédiction (*benedictio latina*), qui l'identifie alors au dieu **Sabazios**. Nous y reviendrons.



Bas-relief de Vrasta (IIe - IIIe siècles après J.C) - Musée de Sofia, Bulgarie

Le relief ci-dessus, fut découvert dans l'ancienne « Augustae » thrace. Il s'agissait vraisemblablement d'une colonie romaine, sans doute sous contrôle de la tribu des **Voltinia** évoquée dans l'étude précédente. J'y avais signalé que la tribu gallo-romaine Voltinia était à la fois implantée en Thrace et dans la Gaule Narbonnaise (notamment à Rennes-le-Château). Ceci constituant, à mon sens, un élément supplémentaire de nature à conforter mon hypothèse.

En tout état de cause, sur cette représentation lapidaire, la « cohabitation » entre le Héros-Cavalier thrace, porteur de ses attributs habituels, et la déesse celte Épona (assise comme Cybèle) est avérée.

La thématique éminemment symbolique du **cheval** demeure le cœur de cette étude, car elle détermine de manière formelle les raisons pour lesquelles les peuples cavaliers tinrent à réunir ces deux divinités issues de panthéons différents en Couple Primordial. De fait, retrouver ce « binôme divin » à la fois en Thrace, en Dalmatie, en Macédoine... ou dans l'antique Rhedae ne pose pas de problèmes métaphysiques particuliers. La « **Gens Voltinia** » (dont l'origine est gauloise, ne l'oublions pas) pouvant utilement constituer le vecteur de ce culte, puisqu'ayant rayonné dans les provinces où il fut célébré.

Dans son ouvrage : « *Notices sur la déesse gauloise Épona* » (2015), l'historien et chercheur Gérard Poitrenaud, spécialisé dans l'étude des Celtes, indique :

« La déesse est la mère, l'épouse et la fille du dieu fécondateur. Elle est une Mère Primordiale qui correspond au Père Universel, comme elle primordial et éternel, de même que Jupiter, père des dieux, est le fils, le frère et l'époux de Junon. La Déesse-Mère apparaît à la fois comme femme et **jument**, tandis que son parèdre s'incarne sous la forme d'un jeune garçon ou un poulain. On doit en déduire, avec Sterckx (Claude Sterckx est un celtologue et un historien belge), que le **Dieu-Père prend également la forme d'un cheval ou d'un cavalier.**»

On le comprend aisément, le couple divin se trouve, dès lors, intrinsèquement assimilé au Cheval.

Gérard Poitrenaud ajoute, par ailleurs : « *Émile Thévenot (Archéologue et historien français) s'est demandé, il y a plus de 45 ans, si Épona, la mère équestre, était la compagne d'un dieu sidéral. Nous pensons qu'on peut donner une réponse positive à cette question et **que cette union hiérogamique n'est autre que la chevauchée elle-même*** ».

L'allégorie équestre, maintes fois représentée au travers d'œuvres lapidaires dans le berceau de la Jeune Europe, figurait donc à Rennes-le-Château. C'est, en tout cas, mon intime conviction.

L'allusion du « Divin Marquis »

Pour en terminer définitivement avec cette étude en trois parties, je voudrais évoquer un ultime avatar du « Heros Equitans », mais non le moindre, puisqu'il s'agit du dieu **Sabazios**. On sait maintenant que le **Héros-Cavalier** fut assimilé, entre autres divinités, à Hercule, Dionysos, Apollon, Attis, Zeus, Asklepios, Mithra... et Sabazios. Toujours juché sur un cheval, ses attributs symboliques diffèrent en fonction des lieux de cultes et des époques, mais restent toutefois très limités. Il s'agit de la lance, de la coupe de libation (phiale ou patère), du vase à boire en forme de corne appelé « rhyton », de la hache double et parfois du bâton.

Cependant, lorsqu'il ne tient rien dans la main, Heros Equitans fait alors le geste de bénédiction (*benedictio latina*), qui l'identifie alors au fameux **Sabazios**, le grand dieu thraco-phrygien. Ce geste liturgique, qui a le pouvoir divin d'écarter l'action des puissances mauvaises, de secourir et de bénir constitue LE « marqueur » du dieu Sabazios (ou Sabazius en latin).



Ce geste divin fut d'ailleurs érigé en symbole majeur par les prêtres de Sabazios, et des milliers d'objets votifs ou rituels représentant l'étrange « main sabazienne » furent découverts dans les sites archéologiques d'Asie Mineure, de Macédoine, des bords du Danube, de Phrygie ou de Thrace où ce dieu était révééré.



Mains en bronze sabaziennes

Si j'ai tenu à mettre en exergue la gestuelle symbolique de Sabazios, c'est pour clore ma petite étude sur une note un peu plus légère et, surtout, afin d'évoquer l'un des membres de la « Fine Équipe »... le Marquis **Philippe de Cherisey**.

Les spécialistes des deux manuscrits apocryphes connus sous les noms de « *Grand et Petit Parchemins* » se souviendront sans difficultés des laborieuses explications de Philippe de Cherisey à leur propos, dans ce qui fut son « testament philosophique », le fameux « **Pierre et Papier** ».

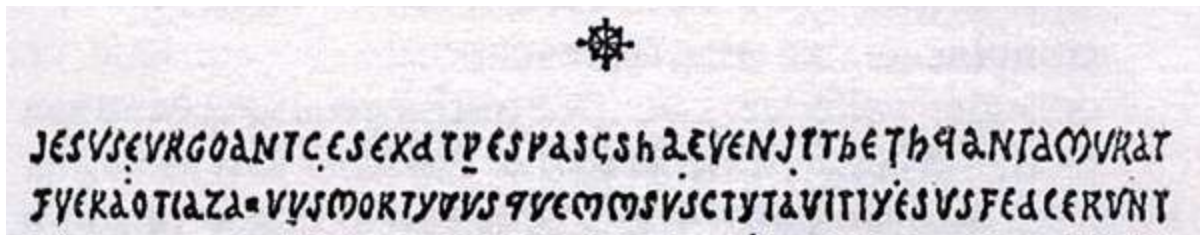
J'emploie de manière fort peu charitable l'adjectif de « laborieux », afin de ne pas user de celui de « calamiteux ». Qu'on en juge, dès la première page de son manuscrit, De Cherisey nous assène une ânerie monumentale. Il indique ainsi que : « *Le Document 1* (le petit parchemin) est un montage des trois évangiles synoptiques rapportant le même événement ... / ... La première phrase contient une des énigmes que les exégètes ont renoncé à élucider : **Jesus in Sabatto Secundo.Primo** signifie « Jésus en ce jour de Sabbat Second Premier ».

Cette affirmation est inexacte, car, si effectivement le « Petit Parchemin » est bien une synthèse des trois évangiles synoptiques concernant l'épisode du Sabbat et des épis de blé froissés... **il ne débute absolument pas par le nom de Jésus**, mais par les mots : « **Et factum est...** »



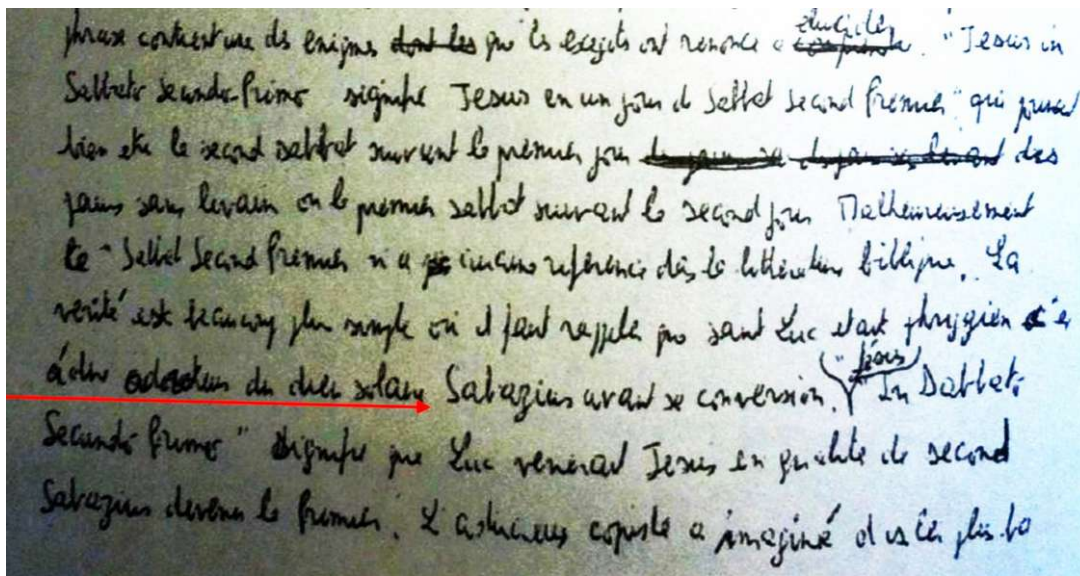
Début du « Petit Parchemin »

En revanche, le « Grand Parchemin », lui, débute bien par le mot « **Jesus** »... mais sans Sabbat, puisqu'il s'agit d'un extrait de l'Évangile de Jean (XII 1 à 11) relatant la visite de Jésus à Bethanie.



Début du « Grand Parchemin »

Tout l'argumentaire développé par Philippe de Cherisey dans son « Pierre et Papier » devient, de fait, complètement... surréaliste. Il mélange allègrement deux passages du Nouveau Testament, afin de nous exposer une hypothèse - pour le moins fumeuse - selon laquelle Saint-Luc, d'origine phrygienne, « **vénérait Jésus en qualité de second Sabazius** ».



Extrait de la première page de « Pierre et Papier »

Souvenons-nous que Philippe de Cherisey avait déjà commis une erreur, lorsqu'il s'était difficilement efforcé de démontrer qu'il était bien le concepteur des manuscrits apocryphes. Il indiquait ainsi avoir trouvé le modèle du « Petit Parchemin » dans le « *Dictionnaire d'archéologie chrétienne* » de Dom Fernand Cabrol. Nous savons désormais que **cela est faux**, puisque le petit apocryphe fut copié sur la page 186 - en latin - du Codex Bezae produite dans le tome 1 du « *Dictionnaire de la Bible* », du prêtre sulpicien Fulcran Vigouroux. https://www.rennes-le-chateau-doc.fr/etudes%20et%20articles/images/Le_Codex_Biaise.pdf

https://www.rennes-le-chateau-doc.fr/etudes%20et%20articles/images/Pour_en_finir_avec_le_Codex_Bezae.pdf

Qui pourra encore croire, après deux erreurs de ce genre, que le Marquis Philippe de Cherisey fut bien l'inventeur des deux « manuscrits » ?

En revanche, l'hypothèse proposant que la « thématique Sabazius » lui ait été subtilement suggérée par le véritable concepteur de la « forgerie », n'est pas à écarter. Je rappelle que Pierre Plantard fut l'auteur d'un article paru dans le magazine « *Nostra* », daté de décembre 1982 et intitulé : « *L'horloge sacrée qui permet de décoder les quatrains* », dans lequel il indiquait que les centuries de Nostradamus devaient être interprétées au moyen d'une horloge calendaire **thrace**, dont chaque aiguille formait le mot « **DysoruM** », correspondant à une montagne de Thrace. Ce calendrier cosmique, forcément connu des Templiers, se révélant impératif pour comprendre le message que Michel de Nostre-Dame voulait nous confier au moment de quitter l'Ère du Poisson, en 1958, avant d'entrer dans celle du Verseau. <https://www.rennes-le-chateau-doc.fr/pressetmagazines/nostra/images/Nostra%201982%20Plantard.pdf>

Et puis, si l'on en croit Robert Amadou, il me semble important d'ajouter que le « nomen mysticum » du Docteur Alexandre Rouhier était « **R.P Sabazius** ». Le Docteur Rouhier fréquentait un « certain cénacle occulte » en compagnie, entre autres personnalités, de Jules Boucher, Eugène Canseliet, Gaston Sauvage, Julien Champagne et Robert Ambelain.

Je crois savoir que Pierre Plantard était plus ou moins proche de certains d'entre eux.

Je tenais à effectuer cette digression car, une fois encore, elle démontre que derrière toute la superbe mythologie (d'aucuns la nommeront « Forgerie ») qui sert de décor au livre fondateur signé par Gérard de Sède : « *L'Or de Rennes ou la vie insolite de Bérenger Saunière, curé de Rennes-le-Château* », un vaste projet était minutieusement mis en place par ceux qui en tiraient les ficelles, en cette fin des années 1960. Et c'est bien dans ce domaine là, à mon sens, que de larges marges de manœuvres relatives à l'affaire des « Deux Rennes » peuvent encore être dégagées.

Je sais que Patrick Mensior me pardonnera cette furtive incursion dans « l'Univers Plantardien ».

Hypothèse

Comme je l'indiquais dans cette étude, je forme l'hypothèse que les deux personnages figurant sur le bas-relief de grès nommé : « *Pierre du Chevalier* » représentent la déesse celtique **Épona** et le **Héros-Cavalier** thrace. Ces deux divinités, appartenant au panthéon primitif des Indo-européens, étant associées en « couple divin », et placées sous le patronage symbolique du cheval, animal totem des peuples cavaliers, puis des ordres équestres.

Cependant, les nombreux spécialistes qui étudièrent en détail la sculpture ont tous conclu qu'elle datait de l'**époque carolingienne**. Voilà ce qu'indique à son sujet Mme Brigitte Lescure dans son « *Mémoire de Maîtrise de l'Histoire de l'Art (1978)* :

« *Cette sculpture s'intègre dans l'activité de l'atelier de la fin du **VIIIème siècle**, tant par la technique en méplat que par les décors perlés et les thèmes symboliques des personnages, des animaux et des végétaux stylisés. Elle correspond également à la nouvelle orientation de l'art lombard qui revint à cette époque de l'art abstrait au figuratif, essai de représentation humaine qui survint à Narbonne dans le dernier tiers du VIIIème siècle* ».

Dans l'article intitulé : « *Reproduction d'une pierre tombale carolingienne découverte à Rennes-le-Château* » parue en 1927 dans le bulletin de la S.E.S.A, M. Guy Henry, membre

de la société savante, mentionne : « *Pierre tombale carolingienne trouvée en 1884 sous l'autel de l'église de Rennes-le-Château, ancienne capitale bien déchue du comté de Razès* ».

Quant à la fiche du Ministère de la Culture, figurant sur le site internet de la « Médiathèque du patrimoine et de la photographie », elle précise : « *Bas-relief en pierre, époque carolingienne : cavaliers sous arcature* ».

La question demeure... comment un bas-relief représentant deux divinités païennes aura t'il pu être fabriqué au VIIIe siècle, puis placé dans une église paléochrétienne ?

Je pense que la réponse réside, en partie, dans l'occupation de la région par les membres de la tribu **Voltinia**, ces citoyens romains, d'origine gauloise, dont certains membres faisaient partie des colonies de l'Empire implantées à Apri, Périnthe, Philippes, des villes situées le long de la Via Egnatia, au cœur de la Thrace historique.

À propos de la tribu Voltinia, Georges Seure (1873-1944), archéologue et helléniste, indique, dans l'une de ses publications « **C'est la tribu ordinaire des citoyens de Macédoine** ».

De par cette « double appartenance », le culte de la déesse mère Épona leur était connu depuis longtemps, tout comme celui du dieu père thrace dont les représentations ne manquaient pas dans les régions occupées par la Gens Voltinia, en Thrace.

On sait maintenant que les représentations lapidaires associant la Déesse Mère gauloise et le Dieu Père thrace étaient, la plupart du temps, à destination funéraire. Des restes de tombeaux romains ont été découverts dans le secteur de Rennes-le-Château ; ne pourrait-on pas imaginer qu'un sculpteur de l'époque carolingienne se soit, un jour, inspiré d'un bas-relief antique découvert in situ ou, mieux encore, **ait décidé de le « transformer »**, afin de le rendre conforme aux canons religieux de l'époque ?

Il a été établi que plusieurs représentations de la vierge à l'enfant figurées sur des sculptures chrétiennes étaient inspirées de la déesse Épona.

cle) ». En comparant cette figure à notre n° 60, on pourrait se demander, bien que les étapes intermédiaires fassent encore défaut, si le type populaire d'*Epona (Isis) kourrotrophe* n'a pas exercé quelque influence sur celui de la Vierge dans des scènes comme celles de la *Fuite en Égypte*, où elle paraît généralement sur une mule, portant l'Enfant divin dans ses bras. On a déjà fait observer que certaines représentations de la Vierge se rattachent à des divinités kourrotrophes du paganisme, entre autres aux déesses-mères si fréquentes dans l'art gallo-romain.



Bas-relief de Saint-Benoît-sur-Loire (VII^e siècle).

Extrait de « *Épona, la déesse gauloise des chevaux* » de Salomon Reinach – 1895



Une modification « à la marge », destinée à remplacer les éléments jugés trop païens par des ajouts conformes aux canons bibliques ?

Ou alors une scène inspirée des bas-reliefs antiques.



Plaque de chancel à Saint Dominique de Zadar - Croatie

Ensuite, lorsque le Concile de Trente (XVI^e siècle) décida de faire évoluer la liturgie catholique en rendant visible le chœur des sanctuaires chrétiens, les jubés et chancels furent progressivement supprimés afin d'être remplacés par des chaires.

On sait que la « Dalle du Chevalier » fut retournée puis placée sur un tombeau, dans l'église de Rennes-le-Château, un réemploi courant des plaques de chancels après suppression des clôtures qui isolaient le chœur des fidèles.

Ci-après, une dalle réemployée pour recouvrir une sépulture dans l'ancienne abbaye de Saint-André-le-Haut (Vienne). Elle offre quelques similitudes de décors avec celle du Razès, notamment au niveau des arcatures en plein-cintre posées sur des colonnes à chapiteaux.



Quant à cet autre élément de chancel carolingien, il fut découvert lors de travaux dans la Cathédrale de Bayeux (Calvados), en 2003. Il avait été déposé à plat, en guise de seuil, dans l'embrasure d'une ouverture. **La plaque avait été retournée, les motifs sculptés posés contre le sol.**



Il me semble difficile de conclure définitivement un tel article, car d'autres éléments de nature à confirmer, voire infirmer mes hypothèses seront forcément découverts, dans les années à venir.

Alors, je pense que l'on peut considérer ce travail comme une aide à l'enquête, et une simple étude sur le syncrétisme religieux qui régnait au cœur des peuples Indo-Européens de l'Antiquité.

Un témoignage œcuménique qui nous permet de découvrir un aspect méconnu des religions dites « païennes »... la Tolérance.

François Lange – le 2 février 2025

Bibliographie

« *Notices sur la déesse gauloise Epona* » - Gérard Poitrenaud (Toulouse, 2014)

« *Les jumeaux divins. Un phénomène récurrent dans les mythologies et religions anciennes* » - Sophie Bernardo (Mythologie française, 2022)

« *Les déesses mères dans la religion gauloise* » - Article du professeur Giraud-Teuton (Société Linnéenne de Lyon, 1906)

« *Déesse-Mères et Vénus chez les Celtes aux premiers siècles de notre ère* » - Fabienne Dugas - 2017

« *Le long voyage d'Epona, des plaines gauloises au delta du Danube* » - Henri de Mégie (Chroniques chartistes, Avril 2019)

« *La trousse du vétérinaire dans l'Antiquité et au Moyen Âge. Instruments et pratiques* » - Valérie Giton-Ripoll (Pallas, revue d'études antiques - Juin 2016) <https://journals.openedition.org/pallas/3784>

« *Têtes jumelées et jumeaux divins : essai d'iconographie celtique* » - Venceslas Krupa (article paru dans *Études celtiques*) - Année 2016

« *Epona, la déesse celtique du cheval* » - Journal des études celtiques en Europe de l'Est et en Asie Mineure - 2012-2019.

« *Recherches archéologiques à Rennes-le-Château (Aude) du VIIIe au XVIe siècle* - Mémoire de maîtrise de Brigitte Lescure - Toulouse 1978.

« *Bayeux. Une plaque de chancel carolingien* » - Florence Del campagne et Xavier Savary - 2009



Envoyer vos commentaires à : patrick.mensior@rennes-le-chateau-doc.fr